

Société académique de Saint-Quentin

Fondée en 1825

Reconnue par Ordonnance Royale du 13 août 1831

En son Hôtel de Saint-Quentin

9, rue Villebois-Mareuil

Conseil d'administration

Présidente.....	Mme Arlette SART
Vice-présidents.....	Mme Monique SÉVERIN M. André TRIOU
Secrétaire.....	Mme Geneviève BOURDIER
Archiviste.....	Mme Monique SÉVERIN
Bibliothécaire.....	Mme Arlette SART
Trésorier.....	M. Jean-Paul ROUZÉ
Conservateur du musée.....	M. Dominique MORION
Anciens présidents, membres de droit.....	M. Jean-René CAVEL M. Francis CRÉPIN M. Bernard DELAIRE
Autres membres.....	Mme Marie-Jeanne BRICOUT M. Christian CHOAIN Mme Francine GERSTEL M. Jacques LEROY M. Jean-Louis TÉTART

Activités de l'année 2006

27 JANVIER : *Assemblée générale*, salle des Mariages de l'hôtel de Ville de Saint-Quentin.

L'incendie de la collégiale en 1669 d'après le chanoine Decroix, par Monique Séverin.

Le chanoine Decroix est, en 1669, membre du chapitre de la collégiale. De 1645 à 1685, il tient son journal. Georges Lecocq et Henri Cardon en publient des extraits dans les *Mémoires de la Société académique de Saint-Quentin* en 1877, 1897 et 1900.

Charles Decroix raconte, avec une émotion indicible, le grand incendie survenu à la collégiale le 14 octobre 1669. Deux garçons ardoisiers laissent tomber, sans s'en rendre compte, quelques charbons ardents entre deux pans du toit. Le feu prend et se propage rapidement avant qu'on s'en aperçoive. Le chanoine demeure rue de Vesoul, c'est-à-dire en face du monument. « A douze heures de midi, rap-

porte-t-il, un grand vent impétueux s'élève». Il aperçoit la croisée du transept en feu. On sonne les cloches, mais elles tombent. L'orgue, la chapelle Saint-Michel, les cloches du petit clocher tombent aussi sur la croisée. On crie : « De l'eau ! Au feu ! Miséricorde ! ».

On emporte le saint sacrement dans l'église Saint-André, les reliquaires et châsses au Corps de Ville et au « Gouvernement ». On sauve les petites statues de marbre du grand autel, les livres et archives enfermés au Trésor « qui brûlait déjà par dessus le toit ». On emporte aussi les vases sacrés, les ornements, les missels. La population n'est pas inactive, sous les ordres du mayeur et du lieutenant pour le roi. « On ne voyait, par tous les carrefours, que faire des digues pour recueillir les eaux que l'on tirait de toutes parts des puits et jetait dans les ruisseaux des rues. On la portait en diligence aux lieux les plus nécessaires ». Les archers et les canonniers viennent à la rescousse. Les communautés ne s'épargnent pas. « Même plusieurs de la religion prétendue réformée déploraient cet incomparable vaisseau, l'ornement de la ville d'Auguste de Vermandois, ancien siège épiscopal de ses quatorze évêques ». Plusieurs chanoines ont risqué leur vie, en haut d'échelles, pour abattre les poutres en feu.

« J'avais le cœur percé en regardant, de chez moi, cet objet affreux ! Ne nous restant ni gros ni petit clocher, ni horloge, ni orgues si charmantes (elles avaient deux siècles) ce qui a causé bien des pleurs à du monde, tant de la ville que des lieux et pays circonvoisins ». Les dégâts sont évalués à cinq ou six cent mille livres ou un million. On fait appel au roi par l'intermédiaire de ses proches. Louis XIV répond avec chaleur à l'appel du clergé et de ses sujets. On peut, de nos jours, comparer les dégâts à ceux du 15 août 1917. On commence à débayer dès novembre, puis à couvrir l'édifice de chaume. Les dégâts intérieurs sont aussi importants. On récupère le métal, les pierres. Le chanoine Decroix relate ensuite la succession des travaux, les libéralités royales, les visites du monarque. La toiture du chœur et du transept absidial est rétablie en 1671, les pignons du grand transept en 1680. Le gros clocher, la tour actuelle qu'il fallut reconstruire, ainsi que le petit, le tout ne sera achevé qu'en 1682.

3 MARS : *L'abbé Bouvet, vicaire de Remicourt de 1934 à 1940*, par Marcel Daussin.

Monsieur Daussin, en rendant hommage au personnage de l'abbé Bouvet (1892-1939), a rassemblé ses propres souvenirs d'adolescence, en joignant la précision de l'historien à l'affection d'un disciple. Cette histoire a eu pour cadre le quartier populaire de Remicourt. On y trouvait des établissements industriels, des tissages, deux usines de la Cotonnière avec plus de 400 employés, 200 chez Magnier (broderie mécanique et guipure), 250 mécaniciens chez Boyer, deux brasseries, etc. Les habitants logeaient dans des lotissements, des cités ouvrières, dans les baraquements témoins des lendemains de la Grande Guerre. C'est ce quartier laborieux que l'abbé Bouvet, sortant du séminaire, découvrit en 1934. C'était, depuis 1931, le temps de la crise, du chômage et des difficultés des familles modestes. Marcel Daussin nous raconte les débuts de l'abbé Bouvet, vicaire de la basilique

avec le curé Colpart qu'il assiste pour les services religieux, dont le catéchisme. Et très vite, il anime le patronage installé dans la cour des religieuses, face à l'église Notre-Dame. Les enfants désœuvrés et sans moyens, y trouvent, grands et petits, des activités et des jeux sous sa direction : il arbitre lui-même les matchs de foot. Après le goûter, il y a cinéma dans la salle (le Far-West, Charlot, Laurel et Hardy...) Quand le temps le permet, on passe le pont de Rouvroy pour se rendre jusqu'à la ferme du Tilloy (15 km aller et retour).

En 1936, à l'époque du Front populaire, l'abbé Bouvet amène les jeunes gens à la JOC (créée en 1927). Avec eux, il propage l'influence chrétienne dans la communauté des travailleurs ; il organise des réunions, des débats pour la promotion sociale, des jeux en soirée. En 1937, ils participent au congrès de la JOC à Paris. Et puis, c'est l'été 1939 et la colonie de vacances en Belgique, à Corbion, avec la participation des jeunes jocistes. Sans grands moyens, avec beaucoup d'initiative et de dévouement, ce séjour de quelques semaines au grand air associe les activités religieuses aux courses en forêt, aux jeux de piste, à l'art dramatique, aux joies de la natation, de la pêche à la ligne, avec des chants aux feux de camp. C'est la réussite de cette communauté dont l'abbé Bouvet est le promoteur, l'animateur, l'acteur. Ce sont les premières cigarettes. Pour une fois, devenu complice de ses jeunes, notre abbé passe la douane, du tabac en fraude dans son pantalon de golf... Le souvenir dure encore. Mais le 24 août 1939, ce sont les bruits de guerre, la mobilisation. Le prêtre devient sous-lieutenant. La guerre débute le 3 septembre. Jean Bouvet est tué sur le front, près de Bavay, en mai 1940.

24 MARS : *Jean Charavel, un architecte de la Reconstruction*, par Maryse Tran-nois.

Au lendemain de la Grande Guerre, Saint-Quentin et les villages alentours étaient totalement détruits. Il avait été prévu que l'Etat prendrait en charge les dommages de guerre nécessaires à leur reconstruction. Ce fut l'occasion, pour de jeunes architectes, de réaliser leurs premiers chantiers, à l'époque même où l'Art déco proposait un nouveau style de logements et un nouveau bonheur de vivre.

Jean Charavel (1881-1957) a été l'un de ces nouveaux bâtisseurs. Le meilleur exemple de cette rénovation est celui de Roupy. A la place du vieux village perdu, aux maisons vermoulues et sans confort dominées par un clocher qui penche, il a choisi un ensemble rationnellement disposé dans un espace assez vaste et bien desservi. Une belle série de projections commentées nous en a montré les aspects : les maisons, avec leurs hauts frontons à degrés, sont tout autour de la place où l'on trouve la mairie, l'école et la poste, les commerces et le docteur. Au centre, l'église, avec son clocher ajouré, sa porte en plein cintre, ses statues élan-cées, abrite une large nef décorée de fresques, de mosaïques et de vitraux cubistes. Partout, le ciment armé et la brique, assurent la solidité et le décor harmonieux ; partout, on trouve l'hygiène et l'eau courante, les vastes baies et la lumière électrique. Les fermes sont vastes, adaptées aux tracteurs et aux machines agricoles. La vie moderne a gagné la campagne.

Charavel a aussi reconstruit les églises et mairies de Vermand, Jussy, Vendelles,

et Foreste. Il est aussi l'auteur de l'exceptionnelle école de musique de la rue d'Isle à Saint-Quentin. Il a ensuite construit des immeubles et des villas sur la côte d'Azur, à Cannes, en profitant de l'engouement de la mode de la saison d'été, des bains de mer et des sports élégants. On y trouve encore, de nos jours, les façades claires, les bow-windows, le fer forgé et les bas-reliefs des Arts déco. La très nombreuse assistance a réservé à Maryse Trannois un accueil particulièrement chaleureux. Nous avons pu admirer, en fin de séance, un grand tableau de Jean Charavel par son frère Paul, artiste-peintre de talent. Ce fut, pour chacun de nous, une heureuse et délicate révélation.

7 AVRIL : Des écoliers saint-quentinois à l'étude de leur ville et de leur quartier, par Patrick Richet, coordonnateur du 1^{er} degré auprès de l'inspection de Saint-Quentin.

Cette animation a été menée, par la Société académique en partenariat avec les professeurs des écoles de la ZEP du quartier Europe de Saint-Quentin, pour des élèves de 2^e et 3^e cycles (CE et CM). Elle a eu pour cadre la ZUP aménagée à partir de 1960, un ensemble d'habitations et de services sur 62 hectares, pour 3 500 habitants. Les élèves ont d'abord étudié des plans de la ville et de sa proche banlieue depuis le Moyen Âge, sur des cartes de grandes dimensions réalisées d'après les modèles de Charles Gomart vers 1850 (la carte de type mural concernant la fin du Moyen Âge a ensuite été distribuée dans chaque école de notre ville). Les élèves ont observé les principaux quartiers et monuments qu'ils ont ensuite visités. Ils ont relevé et expliqué le nom des lieux-dits de la campagne "hors les murs" et recherché ceux qui subsistent encore.

Ils ont étudié des photos aériennes obliques qui font apparaître les phases de la construction des ensembles, habitations, commerces, bâtiments scolaires, espaces verts, etc. Ils ont étudié l'aspect fonctionnel du quartier par des sorties en équipe, avec des questionnaires adaptés, puis des coloriages sur des plans à grande échelle. Ils ont fait apparaître les différentes activités en place. Par des sorties lors du marché et en comptant les magasins et étalages, ils les ont classés par nature. En étudiant de même les commerces du centre-ville, et notamment autour de la place de l'hôtel de ville, ils ont compris la différence des services offerts aux habitants. Les relations entre la ZUP et le centre sont apparues sur des plans individuels. A l'aide de photos distribuées à chaque équipe, ces élèves ont reconnu les différents types d'immeubles, selon leur disposition, leur aspect architectural, leur décoration et leur adaptation à la vie des gens. Des questionnaires télévisés ont donné lieu à des observations et discussions. Une exposition a rassemblé les différents résultats de ces travaux.

A l'époque de la construction de ce quartier, les architectes souhaitaient réaliser un ensemble harmonieux et équilibré permettant une mixité sociale. Les images projetées par Patrick Richet en rendent bien compte. Nous avons suivi les enfants dans leur cadre de vie. Leur information a été aussi concrète que possible ; ils ont appris à regarder et à comparer les plans, les images et la réalité. C'est le résultat d'un projet pédagogique très ambitieux.

19 MAI: *Les protestants français dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, par Marie-Angélique Anthoine, au Temple baptiste.

La population protestante représente, à cette époque, environ 2 % de la population française. Son rôle économique s'est amoindri, car ses entrepreneurs n'ont pas su s'adapter à la nouvelle donne.

Sur le plan ecclésial, il existe deux types d'églises :

- les concordataires (reconnues par l'Etat) : luthérienne et réformée
- les non concordataires (libristes) : schisme interne réformé, les baptistes.

Cependant, le besoin de se retrouver est important. En effet, il s'agit aussi d'y voir plus clair dans le paysage protestant, vu le nombre important de dénominations. C'est ainsi qu'a été créée la Fédération protestante de France dont le centenaire vient d'être fêté.

Les principales œuvres protestantes sont les Diaconesses de Reuilly, la Croix bleue (ligue anti-alcoolique) l'Armée du Salut, la Ligue des droits de l'Homme (défense de Dreyfus...).

L'action politique se traduit par un ralliement à la III^e République :

- sur les lois scolaires : communalisation des écoles protestantes,
- sur la loi de séparation, que j'appellerai des cultes et de l'Etat : pour les différentes églises, la séparation est une nécessité.

L'engagement dans la société s'exprime par un vif intérêt porté au socialisme. Il s'agit de la christianiser. Son chef de file est un pasteur réformé, Tommy Fallot, oncle de Marc Bœgner. De cela découle l'École des Sciences politiques.

Une citation de l'historien André Encrevé donne un éclairage sur le comportement protestant : « Le protestant est un homme qui refuse d'admettre ce que sa conscience, éclairée par le témoignage intérieur du Saint-Esprit, tient pour contraire à la Parole de Dieu ».

Cette conférence ayant lieu dans le temple de l'Eglise évangélique baptiste, voici un abrégé théologique du baptême :

Le baptême est issu de la Réforme et se situe dans la continuité des Eglises primitives décrites dans le Nouveau Testament (livre des Actes) sur lequel repose aussi sa foi : témoignages des apôtres. Il est composé de "Professants" (adultes qui reconnaissent que Dieu existe, se convertissent et prennent le baptême par immersion – engagement de leur vie pour servir Dieu – comme pour un mariage). Son fonctionnement est de type congrégationaliste ; chaque église locale est indépendante sur son action menée dans sa ville. Mais les grandes orientations sont prises lors d'un congrès national – sorte de grande assemblée générale – une fois par an.

L'Eglise de Saint-Quentin appartient à la Fédération des Eglises évangéliques baptistes de France, créée en 1909 et membre de la Fédération protestante de France.

16 JUIN: *1/Le passage du Tour de France à Saint-Quentin le 30 juillet 1938*, chronique d'André Triou.

La lecture des journaux sur l'arrivée de la demi-étape « Laon-Saint-Quentin contre la montre » nous révèle que le Tour n'est pas seulement celui des géants de

la route, mais déjà un phénomène de spectacle : les coureurs traversent la ville, à proximité des spectateurs, au milieu de l'allégresse populaire et provoquent une émotion durable.

Les performances sont remarquables : le premier, le Belge Varvaecke, a parcouru les 42 km à la moyenne de 38,969 km/h. Bartali, qui sera le vainqueur du tour, n'est que huitième.

Avant cette arrivée et après le départ vers Lille à 15 h, des compétitions régionales se déroulent sur le stade vélodrome, avec le culte des coureurs locaux, Paul Delbart et Hector Denis. Le soir, après une pluie de récompenses, une grande fête avec bal, a lieu sur la place de l'Hôtel-de-Ville puis, aux Champs-Élysées, des ballets lumineux selon Loïc Fuller et un feu d'artifice. C'est la célébration des coureurs, héros nationaux et vrais représentants de la région du Nord.

2/Morceaux choisis d'un Tour de France cyclotouriste au xx^e siècle, lecture de Francis Mareuse.

Le manuscrit nous rend compte de la performance personnelle du sportif et des émotions qui accompagnent son périple. Nous l'accompagnons depuis les routes du Nord, bravant la pluie et les pavés.

Nous sommes avec l'homme transi, accueilli dans les auberges ou chez des amis d'occasion. Il y a des rencontres marquées par des repas heureux, des confitures succulentes. Nous suivons cette course solitaire, escaladant en danseuse les pentes du Jura. Les Alpes exigent des efforts légendaires : nous participons à la conquête du Tourmalet, au bonheur du cycliste, épuisé mais vainqueur, heureux de glisser vers la vallée qui s'offre au hasard des virages et goûtons ses sommeils réparateurs.

On suit des parcours mythiques lorsque la route conduit vers des sites célèbres, comme le mont Saint-Michel. Il y faut le temps nécessaire, les coups de pédales interminables vers cette silhouette qui se dresse peu à peu à l'horizon.

Il y a les rencontres avec les oiseaux qui suivent le sillage du cycliste, avec des canards surpris sur des mares tranquilles. Il y a la paix merveilleuse dans la brume du matin, au détour des chemins creux. Il y a le vent de mer qui freine l'effort. Et tout au bout de l'étape, la chaleur du soleil du soir.

Il y a aussi d'autres cyclotouristes, des Belges ambitieux, des Hollandais perdus, un facteur qui connaît la route.

Mais il faut bien que tout s'achève et, trop vite, on approche du but parisien ; les boulevards remplacent les nationales, la foule pressée vous entoure. On a envie de repartir. Et on sait que ce n'est que partie remise.

Notre auditoire a suivi cette promenade avec plaisir ; Francis Mareuse a conclu sa lecture en fredonnant *A bicyclette* sur un air de guitare.

26 AOÛT : *Visite historique au Château de Bernoville*, commentée par Christian Choain et Jean-Louis Tétart.

A l'invitation du docteur Christian Choain, président de l'Association de sauvegarde du château de Bernoville, les membres de la Société académique ont pu

visiter les extérieurs de ce château, dont les magnifiques jardins à la française. Construit au début du XVIII^e siècle à l'initiative de Jacques Chastenot de Puységur, le château fut acheté en 1746 par François Daniel de Camps-Laurent. Cet homme puissant et riche – il était commissaire ordinaire des guerres, c'est-à-dire chargé de l'intendance, de l'approvisionnement et de la solde des troupes – acheva sa construction et celle de ses dépendances. Après sa disparition en 1771, sa fille Marie donna le château et les terres à un certain Vervoort qui les revendit en 1783.

La demeure devint alors la propriété, avec ses terres, de la famille Hennet. Le château appartient aujourd'hui à un descendant de Flore Achille Hennet. Celui-ci décéda à 54 ans, en 1790 et sa veuve vit la maison saccagée pendant l'hiver 1792 par les troupes qui y stationnaient.

Courageusement, la famille rétablit son bien et Jules Hennet de Bernoville devint le propriétaire de la demeure familiale en 1876. Sa fille unique, Valentine, épousa en 1884 Charles de Martimprey. Le couple devint propriétaire du château après le décès de Clotilde, la veuve de Jules. La première guerre passa sur la maison et il fallut à Valentine et à son mari beaucoup d'énergie pour en effacer les traces. Ils le firent avec goût et rétablirent dans leur forme originale du XVIII^e les lucarnes du toit.

Leur fils Pierre fut fusillé en 1944 pour avoir caché des résistants. Sa veuve et ses quatre filles continuèrent de faire vivre cette maison qui fut inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en 1997. Depuis, souvent inhabité, le château a eu à souffrir des outrages du temps.

Le château et ses jardins à la française sont aujourd'hui la propriété de Monsieur Pierre de Vains, qui engage chaque année une campagne de restauration pour rendre à cette demeure sa beauté d'antan.

16-17 SEPTEMBRE : *Participation aux Journées européennes du Patrimoine.*

Visite guidée de notre musée archéologique, par Dominique Morion et Angélique Quillet.

Quelques symboles saint-quentinois au hasard de nos façades urbaines, par André Triou.

Une course d'automobiles à alcool en 1902, par Monique Séverin.

22 SEPTEMBRE : *1556. Une belle époque il y a 450 ans. Les Saint-Quentinois pendant l'avant-guerre de 1557*, par André Triou, au musée Antoine Lécuyer.

Depuis 1436 et la fin des combats de la guerre de Cent Ans jusqu'à 1556, Saint-Quentin a connu plus d'un siècle de prospérité. Et nous savons qu'en août 1557, en trois jours, la ville a été totalement ruinée par l'armée du roi d'Espagne. Quelles ont été les causes de sa richesse et de sa fragilité ?

Les textes et les gravures du XVI^e siècle nous apprennent que notre ville était grande, remplie de belles maisons de bois et de brique, la plus riche de tout le pays avec 8000 habitants bien à l'abri des remparts et protégés par sa collégiale gothique, fameuse église de pèlerinages resplendissante de trésors et de

lumières. Celle-ci était le symbole du pouvoir religieux qui gouvernait les esprits, rassemblait les douze paroisses de la ville, exerçait la justice dans son ressort, administrait ses propriétés en ville et à la campagne et spéculait sur les grains.

L'industrie de la laine et de la guède était en déclin depuis le XIII^e siècle, mais les métiers artisanaux restaient nombreux et variés. L'essentiel de l'activité économique provenait du commerce. Saint-Quentin a toujours été, au seuil du Vermandois, le point de rencontre des itinéraires venant du Sud par la Champagne, de la capitale par la vallée de l'Oise et vers le Nord pour la Flandre et l'Angleterre. D'où le trafic des grains des terres à limon et des vins de Champagne, de Bourgogne et du Val de Loire. Ce «doux XVI^e siècle» a connu la chaleur des étés et la douceur des automnes si favorables aux moissons, et surtout aux vendanges, comme en 1556. Les produits étaient stockés dans les celliers des maisons, ces caves voûtées du XIII^e siècle que nous visitons encore lors des journées du Patrimoine.

Les marchands effectuaient leurs règlements non plus en numéraire, mais plus sûrement par lettres de change, grâce aux banquiers installés sur la route de Florence aux Pays-Bas, notamment à Lyon et à Genève. L'oligarchie bourgeoise dominait la commune. Les mayeurs, siégeant à l'hôtel de ville avec échevins et jurés, cumulaient les charges municipales, les offices royaux, l'exercice de la justice civile et criminelle, la ferme ou la perception des impôts, la tutelle des métiers. Ces édiles, contrôlant leurs propres fonctions, disposaient de privilèges au nom de leur seigneur le roi. Si le budget de la ville était bien modeste et souvent en déficit, les fortunes privées étaient considérables. Les praticiens avaient le plaisir d'être riches. Ils avaient amassé dans leurs hôtels en bois sculpté, des trésors en meubles, orfèvrerie, vaisselle plate, vêtements et bijoux de toute sorte. Leurs coffres étaient pleins de pièces d'argent et surtout d'or thésaurisé. La population était satisfaite, sa croissance remarquable.

La ville apparaissait comme une forteresse installée au carrefour des grands chemins avec une menace perpétuelle d'invasion. Les Saint-Quentinois, patriotes et fidèles à la monarchie, montaient la garde à la frontière du royaume. Cette charge était exigeante et coûteuse en hommes et en argent, mais le souci d'économie avait conduit à négliger l'exercice des armes et l'entretien des remparts. A partir de 1544, ce fut une suite ininterrompue de conflits et de trêves; des milliers de mercenaires ravagèrent les campagnes, brûlèrent, en 1552, Chauny, Folembay, Noyon, Nesle, Roye. En 1553, Charles Quint fit incendier Hesdin, raser Thérouanne. La situation de Saint-Quentin apparaissait bien fragile.

La réussite matérielle de notre ville était évidente. Cependant, il n'y avait pas ici de patrimoine artistique comparable à celui d'une cité comme Dijon ou Florence: en dehors de la collégiale achevée de 1477 à 1487, de l'hôtel de ville en 1509, pas de grand monument associé. Saint-Quentin n'était pas une ville-musée: pas d'artistes ou d'humanistes en place. Elle demeurait au second plan. Il manquait un comte à la ville comme un grand fief à la région. L'esprit public restait fidèle à la devise résumant les devoirs de la ville: «*Pro Deo Rege et Patria*».

2 OCTOBRE: *Sur les pas des grognards*, journée de la Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne à Vic-sur-Aisne :

20 OCTOBRE: *Au temps de l'antisémitisme d'Etat. La loi du 3 octobre 1940, ses conséquences à Saint-Quentin*, par Sarah Zolty.

Sarah Zolty a tenu, maintenant qu'il est possible d'exploiter les archives des années 40, à nous donner ce témoignage, à la fois documentaire et autobiographique.

Sa famille, israélite d'origine étrangère, vivait à Saint-Quentin dans les années 30. Elle avait eu des informations directes et personnelles sur la nuit de cristal du 10 novembre 1938. Aussi, dès l'invasion allemande de mai-juin 1940, a-t-elle quitté notre ville avec les siens vers Bergerac où habitait sa tante. Elle y est restée pendant l'occupation.

Dès le début du régime de Vichy, le garde des sceaux, Raphaël Alibert, a élaboré le statut des Juifs. Ceux-ci devaient être réduits à la condition de sujets de second ordre sans disposer de la nationalité française ; les nationalisations obtenues depuis 1927 devaient être annulées. La fonction publique leur était interdite, ainsi que les activités qui jouent un rôle dans les corps de l'Etat et l'opinion publique. Des mesures restrictives devaient s'appliquer aux professions libérales et à l'enseignement supérieur. Ceci fut codifié par la loi du 3 octobre 1940, suivie de 168 règlements officiels dont, en 1941, le séquestre des biens et entreprises. Les Allemands considéraient que les Juifs d'origine étrangère devaient être normalement assignés à résidence, internés dans des centres spéciaux et des camps de concentration, les autorités françaises leur étant subordonnées.

La famille Zolty, aidée par des habitants de Bergerac, réussit à survivre malgré une menace constante et revint à Saint-Quentin après la Libération, La plupart des membres de sa communauté étaient disparus.

Sarah Zolty a terminé son exposé par des projections commentées de documents d'archives publiques ou privées : photographies, listes nominatives de recensement, de convoi de déportations – notamment pour novembre 1942, listes de recherche d'enfants, arianisation d'entreprises, etc. La conférence, à laquelle était présent Monsieur le sous-préfet, a été suivie de témoignages et d'échanges de vues sur le statut des personnes et l'antisémitisme officiel du régime de Vichy.

17 NOVEMBRE: *Alimentation et fraudes alimentaires à Saint-Quentin à la fin du XIX^e siècle*, par Monique Séverin.

Bien avant la fin du XIX^e siècle s'impose, à Saint-Quentin, la nécessité de halles destinées à l'alimentation. La presse locale relate abondamment les incidents et les fraudes relevées à Saint-Quentin.

Le pain, régime de base du pauvre et du riche, est soumis aux aléas des récoltes.

Au blé, on mélange parfois orge, avoine ou féculents. En 1834 paraît une recette qui ajoute de la betterave au froment.

L'éclosion factice des poussins et leur élevage devient facile. Dans le canton de Braine, à Maupas, on les nourrit de viande de vieux chevaux abattus. Mais la presse raconte aussi comment, à San Francisco, on « fabrique » des œufs : soufre, carbone et matières grasses pour le blanc, sang, phosphate de chaux, magnésie, muriate d'ammoniaque, acides oléiques et margariniques pour le jaune. On souffle tout cela dans une coquille factice. Mais on s'intéresse aussi aux œufs de Pâques qui sont teints en grandes quantités. Une plaisanterie cueillie au marché des Innocents : « Ici on fait rougir les œufs » – Réponse : « Ah çà, qu'est-ce qu'on peut bien leur dire ! ». Ces Parisiens...

En 1866, Alexandre Dumas confie sa recette de salade mélangée. Et quand il a décliné tous les éléments, il ajoute : « Puis vous les faites retourner par votre domestique ».

Une fabrique de Bourgogne cuisine et expédie, en 1884, 15 000 escargots par jour : ils sont fabriqués avec du mou de veau.

Des pauvres ramassent au marais du cresson, et dans les prairies, des pissenlits. Les préposés aux recettes de place leur réclament 10 centimes, même s'ils sont pris leur panier vide !

Il y a peu d'étals, les légumes proposés sont par terre. Ils sont arrosés par les eaux de ruissellement ou par les chiens qui passent.

On trouve, dans le journal, la bonne recette de la dausse à l'oignon de nos campagnes.

La chasse est faite aux bonbons qui recèlent parfois dans leur coloris du blanc de zinc, de l'oxyde de cuivre, du jaune de chrome, du vert de scheel... Défendus aussi, la gomme gutte, l'aconit Napel ou l'orseille (espèce de lichen). Certains papiers qui enveloppent les friandises, léchés par les petits, sont également très nocifs.

La confiture de groseille est chère ? Du varech, du pollen de rose trémière, glucose et acide tartrique, voilà la gelée dans une boîte en fer blanc.

On fait l'éloge de la fraise, à laquelle Fontenelle, âgé de cent ans, attribue sa longévité. Et l'on fait des cures contre les rhumatismes.

L'origine du « mendiant » est racontée, avec celle de ce nom de dessert composé de fruits secs.

De nombreux négociants picards importent des vins des meilleurs crus et prennent des commandes. Mais, là aussi, attention aux fraudes. Elles sont aussi fréquentes pour les cafés. L'imagination est débordante pour griller glands, figues, caroubes. Les plus élaborés sont même présentés en grains !

Attention aux pharmaciens. Il s'est vendu à Saint-Quentin des sels Duobus ; au moins deux femmes en sont mortes (9/10 de biarséniaté !). Certains sirops ont aussi suscité la méfiance et des avertissements du garde des sceaux. Pour le marché, les halles sont achevées en 1894. Dessinées par l'architecte municipal, elles sont du style Baltard et complètent la petite halle aux viandes de 1843. Tout n'est pas réglé pour les maraîchers, mais au moins, les ménagères ont le choix.

Du 15 DÉCEMBRE 2006 au 12 JANVIER 2007: *Exposition L'Omignon au fil du temps*, à l'hôtel de ville de Ham, Photos de Michel Bertho.

Notre président, André Triou, a été promu cette année commandeur dans l'ordre des Palmes Académiques. Xavier Bertrand lui en a remis les insignes, le 16 décembre, lors d'une chaleureuse cérémonie à la salle Vitez.

